

BOULEVARD DES GAUX

changer



ZIMBABWE AN II

de notre correspondant à Harare



PUISSANTE ET VULNERABLE

L'Amérique
vue par un Français



La solitude apprivoisée

par Jacqueline Piguet

GENEVE VOUS ACCUEILLE...



1-3, rue Chantepoulet (Plaza)
Tél. (022) 32 27 42

**Voici votre bon restaurant chinois
au cœur de Genève**

LE MANDARIN

**... renommé pour sa
cuisine savoureuse et son ambiance
digne d'un centre
international de rendez-vous
dans cette ville...**

LE CAFE DE PARIS

26, rue du Mont-Blanc

Tél. 32.84.50

**Grande spécialité d'entrecôte Café de Paris
servie jusqu'à 23 h.**

Fr. 21.50 Service compris

Connu mondialement

Ouvert tous les jours

Tout pour le camping...

Saviez-vous qu'avec le gaz Butane
vous pouvez cuisiner, vous chauffer, vous éclairer
et même... vous doucher ?

Consultez

François TAGINI S.A.

84, rue Ancienne 1227 Carouge, Genève

Ouvert le samedi matin

Tél. 42.35.35/42.41.60

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle
publiée par le Réarmement moral
Commission paritaire de la presse : N° 62060

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Frédéric Chavanne,
Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Nathalie
O'Neill, Charles Piguet, Philippe Schweisguth, Eve-
lyne Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau,
Maurice Favre, Hélène Golay, Colette Lorain, Marcel
Seydoux.

Société éditrice : Editions, théâtre et films de
Caux S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : Publications Périodiques Spéciali-
sées, 01600 Trévoux (France).

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.

Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.

Tél. (022) 33.09.20.

ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros)

France : FF 70 ; Suisse : Fr.s. 24. - .

Belgique : FB 520 ; Canada : \$ 17. - .

Autres pays par voie normale : FF 80 ou
Fr.s. 27. - . Pays d'outre-mer, par avion :
FF 90 ou Fr.s. 30. - . Prix spécial étudiants,
lycéens : FF 35 ; Fr.s. 15. - ; FB 225.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, boulevard Flandrin,
75116 Paris), par chèque bancaire, ou par C.C.P.
32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 123, rue Th.-
De-Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-
057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abon-
nement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune
de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine,
Montréal, Québec H2V 285.

Zone franc d'Afrique : par mandat de
4 250 francs CFA (abonnement avion) ou
3 900 francs (par voie maritime) à « Changer » (68,
boulevard Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T
La Source France.

Que veut le Réarmement moral ?

La refonte de la société ne peut s'opérer en
définitive que par la transformation des hommes.
Tel est le principe.

Une école du changement où les hommes
apprennent à rechercher la volonté divine, à
respecter les valeurs morales et à les rendre
contagieuses. Tel est le cheminement.

Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un
dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir
les hommes de leurs préjugés et de leurs haines
jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les
relations internationales. Telle se présente l'action
sur le terrain.

Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs
décennies par des personnes animées par l'idéal
chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des
hommes de toutes croyances dans un respect
mutuel et en vue d'un combat commun pour un
avenir meilleur.

Couverture : La ville de Harare, anciennement Salisbury ; le premier ministre du Zimbabwe,
Robert Mugabé, et son rival Joshua N'Komo ; la Maison blanche ; la solitude vue par Einar
Engbreitsen.

Malouines : coup porté aux rapports Nord-Sud

Peut-être ouvrira-t-on un jour les archives du Foreign Office et saura-t-on sur quoi ont achoppé les négociations engagées il y a dix-sept ans, paraît-il, qui auraient dû normalement conduire à la souveraineté de l'Argentine sur les Malouines. Les objections des *Kelpers* (les habitants des îles) ont-elles été les raisons de l'échec ou un alibi ? Quoi qu'il en soit, ces îles, que peu de gens auraient pu placer sur la carte il y a deux mois, sont maintenant au centre des préoccupations de tous : elles mettent en danger la paix du monde, le dialogue Nord-Sud, les relations entre l'Amérique latine, l'Europe et les Etats-Unis. Une fois de plus, l'événement s'est

produit là où on ne l'attendait pas.

Ce qui est certain, c'est qu'en cette affaire, militaires argentins et gouvernants britanniques ont fait preuve d'une rare incompréhension de leurs sentiments respectifs : les premiers en pensant qu'ils pouvaient impunément marcher sur la queue du lion britannique dans l'espoir qu'il resterait endormi ; les seconds en estimant que, puisque la junte était impopulaire à l'intérieur et honnie à l'extérieur, elle céderait à l'intimidation. Dans les deux cas, c'est exactement le contraire qui s'est passé. Paradoxe de notre époque, qui multiplie les moyens de communication les plus

sophistiqués, mais feint d'ignorer les passions humaines qui restent déterminantes dans le cours des événements. A l'heure où nous écrivons ces lignes, on ne sait pas comment va évoluer la crise, mais il faudra bien réparer les pots cassés.

Cela ne rendra pas la vie, hélas, aux victimes de l'affrontement. Mais peut-être leur sacrifice aura-t-il assez secoué nos peuples pour sortir les relations Nord-Sud de la superficialité avec laquelle on les a trop longtemps considérées.

Sécurité et liberté !

Le terrorisme international, le brigandage, la délinquance sont des réalités devenues quotidiennes. Les plus ardents défenseurs de la démocratie et des droits de l'homme ne peuvent y échapper. Toute la question est de savoir jusqu'où une société fondée sur la liberté des individus doit aller pour préserver son existence.

Le 6 juin, le peuple suisse se prononcera sur la révision du Code pénal. Aucun article ne prévoyant la prise d'otages, la séquestration ou l'enlèvement, le parlement a

voté des textes adaptés aux « progrès » de la criminalité. Ceux-ci comprennent des articles rendant punissables « l'incitation publique à la violence » ou les actes préparatoires au délit. Levée de boucliers de juristes et de syndicalistes, référendum, vote populaire. Mais pendant que l'on discute de ces articles de Code, dix bombes ont fait explosion à Genève, tuant ou blessant des innocents.

Le débat n'est plus académique.

Méridien

Lettre d'un Anglais en Amérique latine

L'humiliation

Nous publions ci-dessous le texte d'une lettre envoyée à l'hebdomadaire anglais « New World News » émanant d'un Anglais vivant au Brésil et ayant une connaissance approfondie du continent latino-américain.

« Ce fut une expérience humiliante. » Ces mots figurent dans la lettre de Lord Carrington, le ministre des Affaires étrangères britanniques, obligé de démissionner au début de la guerre des Malouines. Dans cette affaire, d'autres facteurs entrent en jeu — éventuels gisements de pétrole, diversion argentine par rapport à ses problèmes intérieurs, etc. — mais c'est l'humiliation qui joue un rôle déterminant.

En 1954, lors de ma première visite en Argentine, je suis allé voir un des conseillers de l'ambassade britannique. Celui-ci m'a rapporté les paroles d'un fonctionnaire du Foreign Office à un ambassadeur nouvellement nommé à Buenos-Aires. Cela se passait au début du siècle : « La seule chose à savoir, avait dit cet officiel, c'est que la Grande-Bretagne jouit dans ce pays du meilleur des arrangements : elle y a tous les avantages d'une colonie sans avoir à payer le gouvernement. »

Peu de temps après, j'entendais un jeune Argentin, éleveur dans la pampa. « Jusqu'à l'arrivée au pouvoir du régime populaire de Péron, qui mit fin à toute domination étrangère, dit-il, tout était contrôlé par les Britanniques : les banques à qui j'empruntais pour renouveler mon bétail, les chemins de fer qui le transportaient, les abattoirs, les bateaux qui l'exportaient, les marchés eux-mêmes. »

Lors de ce même séjour, je rencontrai un jeune Britannique, né en Argentine, dont la famille était présente dans le pays depuis trois générations. « Je suis fier de ne pas parler un seul mot

d'espagnol », me déclara-t-il d'emblée. Il y avait donc là une minorité de Britanniques de souche, qui envoyaient leurs enfants faire leurs études à l'étranger, ne se fréquentaient qu'entre eux et cultivaient une attitude de supériorité complètement artificielle. Quelle humiliation répétée pour le peuple argentin !

Tout cela a changé depuis un quart de siècle. Mais les enfants de Belfast nous ont appris, eux qui aiment raconter les exactions de Cromwell d'il y a plus de trois cents ans, que pour oublier les humiliations, il faut que réparation ait été faite.

Car on peut guérir les blessures. Lorsque le géant brésilien s'est lancé avec son voisin plus pauvre, le Paraguay, dans un projet commun pour construire le barrage d'Itaipu, il s'est heurté à des difficultés inexplicables. Malgré les échanges de belles paroles entre les deux présidents, le Paraguay mettait les bâtons dans les roues.

Il aura fallu, il y a deux ans maintenant, un voyage du président brésilien Figueiredo à Ascunsiòn, la capitale du Paraguay, pour progresser ; il apportait dans son bagage l'épée de la capitulation que le Brésil avait gardée depuis la défaite paraguayenne de 1870 à l'issue d'un des conflits les plus meurtriers de l'histoire. Dans cette guerre entre le Brésil, l'Argentine et le Paraguay, un demi-million de Paraguayens avaient trouvé la mort.

A la suite du geste du président brésilien, le comité technique d'Itaipu commença à trouver des solutions. Et c'est au Paraguay et non au Brésil, qui a pourtant apporté la plus grande partie du capital, que les premières turbines du projet fourniront de l'électricité.

Comme tous mes compatriotes, je n'aime pas voir mon pays capituler devant la force armée. J'aspire à une solution négociée sans que le sang coule. Il faudra que cela se fasse à un niveau politique tel que, non sans qu'il en coûte à notre orgueil, l'on puisse trouver une issue sans vainqueur ni vaincu.

L.E. Vogel

ZIMBABWE AN II

De notre correspondant à Harare

Quelle passion dévore Robert Mugabé, le bouillant premier ministre du Zimbabwe ?

Seize heures de travail par jour ne font pas peur à cet homme simple qui ne fume ni ne boit, pas plus que ses week-ends passés à prendre la parole à plusieurs rassemblements populaires à la file. Au cours de ces derniers mois, il a parcouru le pays de part en part, consacrant plusieurs jours à chaque région, discutant avec tous les représentants de la population, les écoutant et leur exposant ses propres idées.

Depuis deux ans qu'il occupe son poste, il a fait subir à son pays des changements fondamentaux. Nombreux ont été ceux qui l'ont aidé, certes, mais il est et reste l'élément moteur de ces changements.

Sa passion première va aux masses du Zimbabwe et à leur niveau de vie. Dans

les zones rurales, les changements sont impressionnants : selon le Haut Commissariat des Nations Unies, plus de 500 000 réfugiés ont déjà réintégré la vie normale. Le gouvernement a acheté de nombreuses terres et mis au point des projets de réinsertion dans tout le pays. La plupart des services publics que les destructions de la guerre avaient rendus inopérants ont repris : écoles, dispensaires, routes, abreuvoirs à bétail, etc. L'instruction primaire est maintenant gratuite, ainsi que l'assistance médicale pour tous ceux qui ne gagnent pas plus de 150 dollars zimbabwéens par mois (environ 1 200 FF). Aujourd'hui, il est beaucoup plus facile à un petit fermier d'obtenir un prêt pour des semences ou de l'engrais.

Mugabé a su mobiliser l'aide de nombreux pays. Lors de la conférence internationale sur la reconstruction et le développement du pays, plus d'un milliard de dollars ont été promis, surtout par l'Occident. Le développement rural est le thème principal des discours du premier ministre. S'adressant récemment aux responsables des églises à Harare, la capitale (ex-Salisbury), il n'a pas hésité à dire que l'excellent travail que l'Eglise avait accompli dans le domaine humanitaire avait fait davantage pour la diffusion des principes chrétiens qu'un millier de sermons et il les a exhortés à bâtir encore plus d'hôpitaux, encore plus d'écoles, à améliorer les conditions rurales et à faire le maximum « pour le bien spirituel et matériel » du peuple.

« Entre les mains de tout le peuple »

Autre passion de Robert Mugabé : sa haine du capitalisme et sa détermination de faire du Zimbabwe un pays socialiste. Des liens diplomatiques ont été établis avec les pays d'Europe de l'Est et du monde communiste. Ce qui ne veut pas dire qu'il adhère à leur modèle socialiste. Rejetant dans une interview récente la notion de guerre de classes, il rappelait que Marx voulait voir les moyens de production aux mains du prolétariat. « Je préférerais qu'ils soient entre les mains de tout le peuple », a-t-il précisé, ajoutant que

les principes marxistes auxquels il souscrivait était ceux qui s'inspiraient de l'esprit chrétien.

« Ralliez notre socialisme et notre humanitarisme, avait-il dit aux dirigeants des Eglises, et vous serez tout à fait libres de prendre avec vous Dieu et tout ce qu'Il représente. »

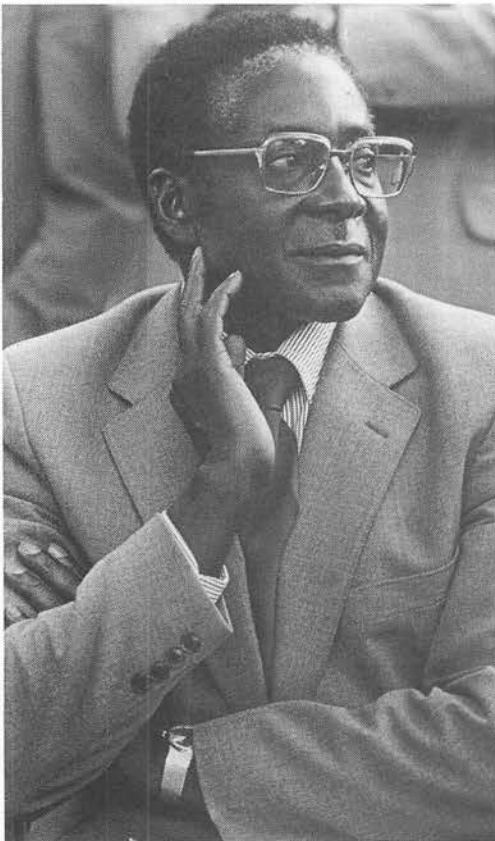
Quel socialisme ?

Quelle est donc la nature de son socialisme ? Une meilleure répartition des richesses nationales, ceci grâce à une augmentation de la participation de l'Etat à l'activité industrielle. Une part de plus en plus importante du secteur coopératif dans l'industrie et dans l'agriculture. La diminution de la mainmise des blancs sur l'industrie. Tout ceci repose plus sur les sentiments que sur une doctrine, mais Mugabé est un militant qui veut arracher aux blancs la direction des affaires mondiales, car il en est encore ainsi, et la répartir de façon plus égale.

Ce socialisme implique-t-il la contrainte ? Pour un homme populaire comme lui, convaincu de la justesse des remèdes qu'il propose au pays, ce doit être une grande tentation. De fait, des Coréens du Nord dirigent dans l'est du pays un camp de formation d'unités d'élite, destinées à agir en cas de crise.

Pourtant, il n'est pas partisan de la contrainte. Il n'a pas cherché à forcer les paysans réticents à former des coopératives. Chaud partisan du système à parti unique, il a mis la sourdine à ses convictions du jour où il en a vu les effets sur l'opposition.

Peut-être attend-il le moment opportun ? Il est vrai que le Zimbabwe a contribué à aggraver les divisions au sein de l'O.U.A. en essayant d'imposer l'admission du Front Polisario. En outre, la façon dont Mugabé a chassé du gouvernement Joshua N'Komo, le chef du parti minoritaire (le ZAPU), a provoqué de forts ressentiments en pays matabélé, la région de N'Komo. Il est difficile de ne pas croire que l'histoire des caches d'armes soi-disant « découvertes » par les autorités, alors qu'elles étaient au courant depuis le début,



Robert Mugabé, premier ministre

n'a pas été conçue pour qu'il puisse se débarrasser de l'homme dont il se méfiait depuis des années. Quant à la nomination, quelques semaines plus tard, de trois députés du ZAPU à des postes ministériels, elle prouve que c'est à l'homme que Mugabé en voulait en tant qu'adversaire du système à parti unique plus qu'au parti.

Disons que les succès du Zimbabwe sont plutôt dus au génie propre de Mugabé qu'à telle ou telle forme de coercition à laquelle il pourrait être tenté de recourir. Cela se sentait déjà lors du discours qu'il avait prononcé la veille de l'indépendance, alors qu'une très vive tension régnait dans le pays et que les blancs, comme les partis noirs battus aux élections, craignaient pour leurs biens et pour leurs vies sous un gouvernement du « militant marxiste » Robert Mugabé. « Demain sera un jour de renaissance, avait-il dit à la télévision nationale. Qu'une vision nouvelle anime nos esprits nouveaux, qu'un amour nouveau anime nos cœurs nouveaux et anéantisse la haine, qu'une unité nouvelle balaie nos divisions ! Que les erreurs du passé soient pardonnées et oubliées ! »

Un événement décisif

Pour parler ainsi après des années de guerre et d'emprisonnement, alors que son fils était mort durant sa détention et qu'il n'avait pas eu la permission d'aller à ses funérailles, il faut être une personnalité hors du commun. Son premier gouvernement fut un gouvernement d'unité nationale, incluant des représentants des trois partis : le sien, celui de N'Komo et le Front rhodésien d'Ian Smith, l'ancien premier ministre blanc. Ses deux premières décisions prises furent celles de l'intégration des trois armées autrefois ennemies et le maintien des emplois et des retraites de tous ceux qui faisaient tourner la machine administrative. D'autres mesures suivirent, visant à créer les conditions facilitant le développement du pays. Le résultat : une croissance économique de 22 % en deux ans et la création de 80 000 emplois.

Si Mugabé a été amené à adopter un tel comportement, c'est peut-être à cause d'un événement décisif : la rencontre avec Ian Smith qui, selon un membre éminent du gouvernement, « a épargné au pays la guerre civile ».

Durant la campagne électorale qui avait précédé l'indépendance, un fonctionnaire noir, à la suite de contacts avec le Réarmement moral, s'était senti poussé à faire quelque chose pour le rapprochement de ces deux hommes, que tout séparait. Ce fut un succès. Pour l'ancien secrétaire général du Commonwealth, Arnold Smith, cette « réconciliation prudente mais réelle » avait amené un groupe

d'officiers de l'armée rhodésienne à renoncer à déclencher un coup d'Etat au cas où l'issue des élections n'aurait pas été favorable aux blancs.

Il en résulta entre les deux hommes un certain degré de coopération, à tel point qu'Ian Smith devait déclarer à la B.B.C. qu'il pensait que Mugabé était un meilleur premier ministre qu'il ne l'aurait été lui-même étant donné les circonstances.

Ces bons rapports durèrent environ un an. Ils se sont envenimés depuis et les critiques réciproques ont fusé sans ménagement. Pourtant, dans l'ensemble, on peut dire que les blancs se sont départis de leur arrogance d'autrefois et qu'un climat de confiance s'établit peu à peu entre les deux communautés. Ce qui ne veut pas dire complaisance. D'où la nécessité d'organiser des séminaires, comme le fait le Réarmement moral, pour amener à se rapprocher des membres d'une même profession (industrie, santé, agriculture, etc.) et des responsables politiques.

Verra-t-on se forger au Zimbabwe un Etat véritablement multiracial ? L'enjeu est grand et les risques nombreux. Mais, comme le dit Eddie Cross, directeur de l'Office national du lait, « si nous échouons, l'avenir de l'Afrique du Sud est bien compromis ».

Officiellement, le gouvernement zimbabwéen est résolument hostile à l'Afrique du Sud, à en juger par la hargne de Mugabé lorsqu'il en parle. Il voudrait tout faire pour supprimer la dépendance de son pays à l'égard de son voisin du sud, notamment pour les échanges commerciaux et le transport maritime. Cette attitude d'hostilité ne gênera pas beaucoup l'Afrique du Sud. L'important est de s'élever au-dessus de la rhétorique pour que les races non blanches puissent, dans ce pays, avoir accès aux organes de décision.

N'est-ce pas là un défi pour M. Mugabé ? Un défi auquel il ne pourra pas échapper. Car si le Zimbabwe n'aide pas l'Afrique du Sud à progresser, celle-ci, le cycle révolte-répression aidant, entraînera le Zimbabwe dans sa chute.

Lorsque les comportements blancs changent dans cette partie du monde, les résultats sont inattendus. Or, un vent nouveau commence à souffler en Afrique du Sud et les vieux dogmes du monde afrikaner sont en train de se fissurer.

Si Smith et Mugabé, au moment le plus crucial de l'histoire de leur pays, sont parvenus à trouver l'unité, qui oserait exclure des développements inopinés en Afrique du Sud ?

Le témoignage d'un agriculteur

Nous avons acquis notre indépendance en versant notre sang, mais nous la préserverons à la sueur de notre front.

Dans ma région, mes collègues agriculteurs et moi-même ne nous sommes pas croisés les bras en attendant que le nouveau gouvernement fasse tout pour nous. Nous avons fait venir des jeunes qui avaient été dans le maquis et nous leur faisons suivre un stage de formation agricole. Grâce à l'aide du Ministère de l'agriculture, chacun d'entre eux a reçu des terres. Ce projet les intéresse énormément.

Nous avons aussi lancé un bulletin de liaison qui est diffusé dans notre région et qui est d'une grande aide pour les anciens comme pour les nouveaux agriculteurs.

Enfin, ceux d'entre nous qui possèdent des tracteurs ont décidé d'aider ceux qui n'en ont pas. La plupart des gens travaillent avec des bœufs, ce qui est très lent. Nous les aidons et leur demandons en échange une petite somme pour le carburant et les réparations. Ceux qui n'ont pas assez d'argent peuvent nous payer une fois leur récolte vendue. Il y en a même quelques-uns dont nous avons labouré les terres gratuitement. En travaillant quatre jours pour mon exploitation et deux jours pour les autres, j'ai ainsi pu labourer les terres de six autres fermes. Ce qui ne m'a pas empêché, au cours de cette année, d'accroître mes emblavures de maïs et d'arachide. Et puis, Dieu soit loué, mon tracteur m'est resté fidèle !

En ce moment, nous reconstruisons notre école, qui avait été partiellement détruite pendant la guerre. Nous voyant passer à l'action directement, le gouvernement nous a apporté son aide.

Si nous nous lançons dans ces projets, c'est pour essayer d'empêcher les jeunes de partir vers les villes où ils ne trouveront de toute façon ni travail ni logement. Durant la guerre, je recrutais les jeunes hommes pour libérer notre pays de l'oppression et de l'exploitation. Maintenant je les recrute pour la terre et pour libérer notre pays de la faim et de la pauvreté, de sorte que nous puissions être autosuffisants et même offrir un exemple à l'Afrique et au-delà.

Tout ce travail, j'ai pu le faire grâce à ce que j'ai appris du Réarmement moral.

Après tout ce que j'ai enduré durant le conflit – prisons, torture, deuils, perte de mes biens – j'aurais des raisons d'être un homme amer. Grâce à Dieu, j'ai appris à ne pas haïr, mais à aimer et à pardonner, même s'il est difficile d'oublier le passé.

Je m'engage à travailler dur et à relever le défi de notre gouvernement de libérer notre pays des problèmes auxquels il est confronté aujourd'hui exactement comme je m'étais engagé à le libérer de l'oppression. Je le ferai sans craindre les humiliations et dans le respect des principes moraux. ■

John Musekiwa

L'Amérique face à elle-même

L'Amérique face au monde

Bilan d'un séjour, par Gérard Gigand

Super-puissance, parangon de richesse, base arrière indispensable à la défense de l'Europe, nation enviée et jalouée, parfois même haïe... Tel est le schéma simpliste auquel nous nous arrêtons souvent quand nous pensons aux Etats-Unis. Retrouvons pourtant un regard neuf pour prendre la vraie mesure de ce pays qui est infiniment plus qu'un pays.

A l'origine, tout aurait pu mal tourner. Investissant un territoire immense, des colons de tout acabit, aux motivations les plus diverses si ce n'est contradictoires, sont pourtant parvenus — phénomène unique dans l'histoire — à s'organiser, à respecter les mêmes lois, à choisir un président à une époque où l'on ne connaissait que les rois. Ils ont su former une fédération d'Etats en un alliage sans précédent d'autorité centrale et d'autonomie, s'inspirant du système politique de la nation qui était alors leur ennemie, l'Angleterre, et des valeurs révolutionnaires d'un autre pays, la France, dont l'avenir, pourtant, n'était alors qu'un immense point d'interrogation. Autre paradoxe, les armées du Nord se sont aventurées cent ans plus tard dans une guerre de sécession alors que l'abolition de l'esclavage, son enjeu, représentait économiquement un aléa analogue à celui que serait pour la France d'aujourd'hui l'arrêt des ventes d'armes à l'étranger.

L'histoire a donné raison à ces colons. Pourtant, en s'affranchissant de façon remarquable de quelques-unes des caractéristiques les plus détestables de la vieille Europe, ils n'ont pu échapper à certaines contradictions. Ainsi les Indiens d'Amérique ont-ils payé douloureusement de leur liberté et de leur dignité l'aspiration des colons à ces mêmes bienfaits. Il en a été de même des noirs, bien que leur statut social ait progressé plus rapidement ces dernières décennies. Il est aussi curieux de voir coexister le bénévolat sur une très grande échelle, l'attachement sincère et réel aux valeurs chrétiennes, et un matérialisme profond et envahissant. Dans ce pays de milliardaires et de pauvres, tout se mesure à l'étalon omniprésent du dollar. Malgré le principe de tolérance religieuse, on constate aussi parmi certains groupes une détermination choquante d'imposer leurs points de vue. J'ai vu lors d'une réunion une jeune femme obliger un orateur à parler de Dieu au féminin. J'ai pu entendre une station de radio chrétienne affirmer que l'Europe devait sa liberté au « parapluie de grâce (divine) américain » (« grace umbrella »). Le groupement *Moral Majority* tente d'imposer au système éducatif une interprétation littérale de la Genèse comme principe d'évolution de la race humaine. Il a pu rassembler récemment des fonds suffisants pour empêcher l'élection à la Chambre des

Représentants de candidats qui n'adhéraient pas à leur façon de voir.

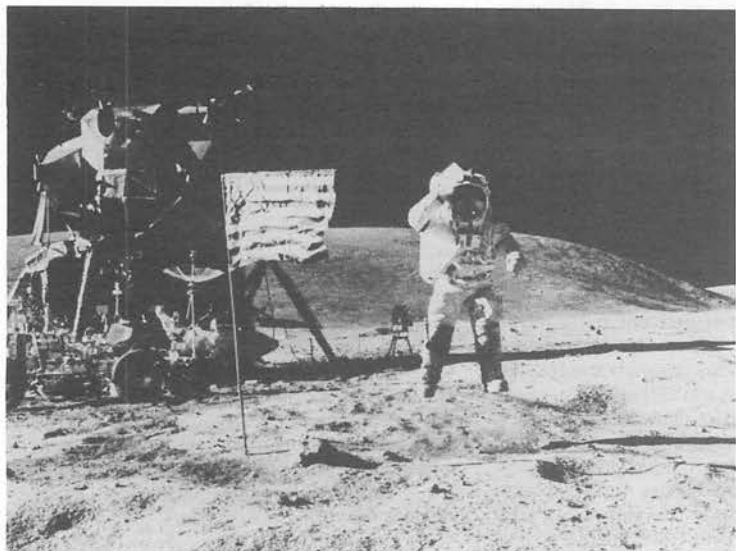
La vigueur et le dynamisme des Etats-Unis font cependant un grand bien à notre âme de « vieux » Européens. Au musée de l'aéronautique, à Washington, où sont exposées les premières capsules spatiales américaines, il est clairement indiqué que le premier vol habité ou telle autre grande performance ont été le fait des Russes. Verrions-nous en France un tel fair-play ?

« Tout a-t-il été découvert ? »

Les Américains sont curieux de tout, font preuve d'une imagination sans bornes, partant du principe qu'il y a toujours quelque chose à apprendre, toujours un nouveau risque à assumer. Un problème, là-bas, n'existe que pour être résolu. J'ai rencontré un industriel dont l'entreprise compte un service qui n'a d'autre but que de répertorier et d'étudier toutes les inventions se rapportant au domaine qui est le sien. Des trouvailles les moins convaincantes, des tâtonnements les plus farfelus, pense-t-il, il peut y avoir quelque chose à tirer. « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, me disait-il, mais tout a-t-il été découvert ? »

Cette médaille a pourtant son revers. S'il faut rendre un hommage sans réserve au dynamisme manifesté par les Américains pendant la dernière guerre mondiale, à la générosité de leur aide à l'Europe du temps du Plan Marshall, à leur intrépide détermination durant l'impensable pont aérien de Berlin et à leur audace à l'occasion du débarquement sur la lune, il faut bien constater que lorsque la décision est erronée, le même dynamisme peut amplifier l'erreur. Un jeune fonctionnaire de Washington me citait à ce propos la remarque souvent répétée de son grand-père : « Même dans l'erreur, le doute ne m'assaille jamais. »

Peut-être faut-il voir la source de ce handicap dans leur incapacité à imaginer, manifeste parfois même parmi les personnes les plus instruites et responsables, un autre comportement qui soit aussi « vertueux » que *l'American way of life*. Corollaire patent : l'absence de connaissance du monde non américain et non anglophone. Voilà une nation jeune, aux dimensions d'un continent, obligée, bon gré mal gré,



Toujours un nouveau risque à assumer.

de tenir le devant de la scène mondiale. Un étranger aux U.S.A. est frappé par le contraste entre cette responsabilité, que les Américains n'ont pas le choix de refuser, et la pauvreté de l'information internationale dans ses médias.

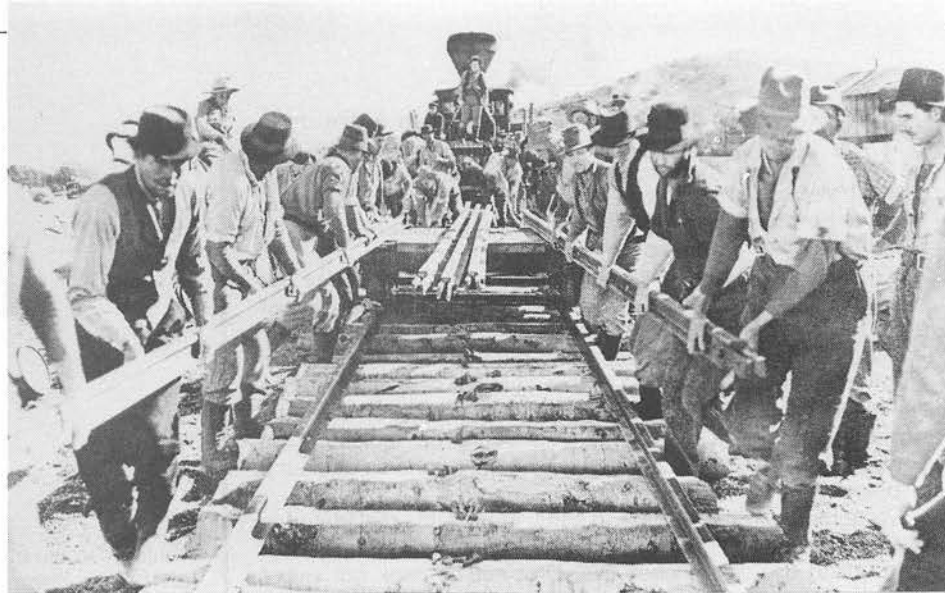
L'Europe se plaint parfois du manque de nuances dans les jugements américains, notamment en politique extérieure : par exemple tout ce qui est tant soit peu à gauche est communiste, donc lié inévitablement au mal. De retour d'une mission d'information au Salvador, un représentant de l'opposition au Congrès disait lui-même son dépit de constater que l'administration considère automatiquement comme marxistes et agents de Cuba des hommes qui se révoltent et acceptent les armes russes. Peut-on les blâmer d'agir ainsi, pensait ce parlementaire, lorsqu'ils meurent de faim ou que des membres de leur famille ont été assassinés ?

On attribue facilement cette absence de discernement des Américains au fait qu'ils sont un peuple jeune. Mais c'est dû tout autant à leur idéal insatiable de liberté qui, par contrecoup, les plonge dans un état de choc devant le mal lorsqu'ils le découvrent chez eux : Watergate, l'extension de la drogue et du divorce, etc.

« Les U.S.A. parmi les autres »

Aujourd'hui, les Américains se posent des questions de fond : le Vietnam, la déchéance du président Nixon, l'Iran, le Salvador, leur manque de jugement devant la faiblesse du président Carter sont autant d'épines qui meurtrissent leur chair. Les contraintes de l'économie mondiale les amènent aussi à un retour sur eux-mêmes. On voit aujourd'hui dans les rues autant de voitures de petite taille que de légendaires « paquebots ». Les Américains prennent conscience du fait que l'énergie conventionnelle n'est pas inépuisable. Face au Japon, ils se sentent pour la première fois sur la défensive économique. Dans plusieurs secteurs, le niveau des investissements en matière de recherche, clé de la suprématie américaine, est en baisse. Comme le constatait le président d'une université renommée « il n'y a plus les U.S.A. et les autres, mais les U.S.A. parmi les autres ». Quant au mouvement pacifiste, le fait qu'il se développe au point d'inquiéter les pouvoirs publics est le signe qu'on ne se sent plus, outre-Atlantique, hors de portée des coups du monde extérieur.

Les interrogations qui assaillent les Américains en matière d'aide au Tiers Monde sont également un signe révélateur. Une femme d'agriculteur du Midwest nous demandait : « Comment se fait-il que tout ce que nous donnons aux autres pays ne nous attire qu'ingratitude ? » Sans doute, l'action des multina-



« Go West », symbole de la conquête de nouvelles frontières.

tionales et les pressions économiques exercées sur tel ou tel pays jouent-elles leur rôle dans cette situation, mais ce n'est pas tout. Nous n'avons pu répondre à notre interlocutrice que par ces mots de saint Vincent de Paul adressés, au soir de sa vie, à la plus jeune postulante de son ordre hospitalier. « Il te faudra beaucoup prier Dieu pour aimer assez fort ces pauvres que tu soignes et qui dépendent de toi, afin qu'ils te pardonnent de les aider. » Touchée par la finesse de perception du saint, notre fermière industrielle du Midwest n'a pu empêcher les larmes de lui monter aux yeux.

Ce grand pays de la foi est souvent perçu comme celui de la sentimentalité religieuse ; ce pays de la liberté comme celui qui impose sa volonté ; ce pays généreux comme celui qui n'a besoin de rien. Tout cela produit, et c'est douloureux, des effets contraires à ceux que mériterait son généreux élan. Sans doute les Américains connaissent-ils plus leurs idéaux qu'ils ne se connaissent eux-mêmes. D'une étude lucide et sans complaisance de soi-même peut naître une plus grande authenticité, une meilleure sûreté de jugement et l'acceptation de sa vulnérabilité dans le domaine du caractère national, ingrédient nécessaire au dialogue Nord-Sud.

L'Amérique apparaît puissante, superficielle, insensible : la vie y semble facile. C'est tout le contraire en profondeur. Nous avons rencontré une nation qui souffre de ses contradictions, qui souffre d'être incomprise et mal-aimée, de constater que le mal n'a pas de frontière, de voir que le matérialisme ronge son tissu familial (un ménage sur trois divorce, les méfaits de l'alcool et les dépressions nerveuses atteignent un taux alarmant). Souffrance aussi de ne pas discerner clairement sa vocation dans le monde. Pourquoi ne pas faire l'aveu de ses carences à ceux qui sont humiliés à force

de recevoir sans jamais pouvoir donner ? Il est très difficile d'estimer le puissant qui se suffit à lui-même, fût-il généreux.

Il va sans dire que l'Europe et tout le monde dit riche ont autant besoin de se réformer dans ces domaines et il ne serait pas juste de singulariser les Etats-Unis. Mais ces derniers sont prépondérants dans tout l'Occident. Sans que l'Europe puisse pour autant s'esquiver, cette bataille pour le changement de mentalité devra en tout cas être gagnée outre-Atlantique. Un ami américain nous disait : « Nos difficultés actuelles augmentent la capacité d'initiative du reste du monde. » L'instauration d'une harmonie mondiale n'est plus seulement l'option de gens généreusement disposés : il en va de notre survie si nous voulons éviter, selon l'expression d'André Fontaine, une « prise de la Bastille à l'échelle mondiale. » Le défi est sans précédent mais l'âme américaine est à même de le relever. Si ce pays ne bluffe pas sur lui-même, le reste du monde l'aidera à résoudre ses contradictions.

« Go West », ce symbole de la conquête de nouvelles frontières, a soutenu l'esprit d'aventure américain. L'Ouest est maintenant conquis, mais l'aventure du développement mondial peut avantageusement prendre la relève. C'est en se lançant dans cette voie que l'Amérique et l'Europe pourraient résoudre leurs dilemmes.

Bien d'autres aspects entrent en jeu dans le dialogue Nord-Sud, c'est évident, et ces remarques n'innocentent pas l'Europe des défauts réels, dont la jalousie, que l'Amérique peut voir en elle. Mais il est impératif de forger une nouvelle unité par dessus l'Atlantique qui ne soit pas perçue comme une menace par Moscou ni comme un risque d'exploitation accru par les pays les plus pauvres. Dans les dialogues Est-Ouest et Nord-Sud, les Etats-Unis d'Amérique ont beaucoup d'atouts et ils peuvent faire en sorte que le courant passe dans les deux directions. ■

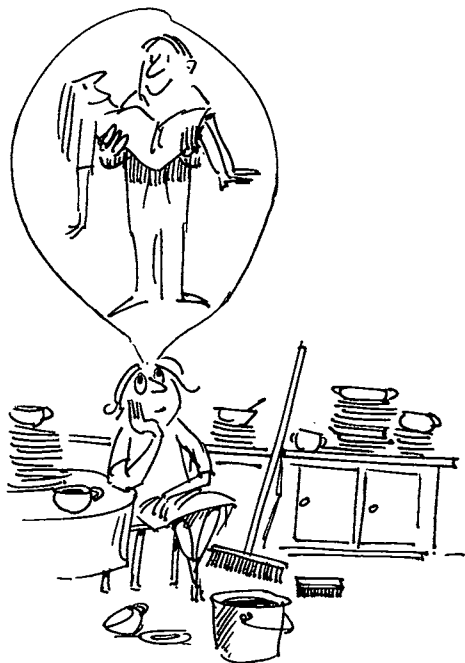
«**D**EMANDEZ à d'autres. Moi, je n'ai rien à dire de la solitude puisque je l'aime»; telle a été la plus surprenante réponse donnée à mon enquête sur ce mal du siècle. Le fait même que cet interlocuteur se sente presque honteux d'être un solitaire heureux indique la cote de la solitude dans notre société.

Indéniablement, c'est un mot qui fait peur. convoitée par bien peu, recherchée en doses limitées par certains, elle est plus généralement ressentie comme un tunnel angoissant.

J'ai pourtant rencontré des gens qui l'avaient apprivoisée. «Voyez-vous, m'a dit une dame, veuve depuis bien des années, la solitude, c'est un état, rien de plus. En soi, elle n'est ni triste, ni gaie. C'est comme un cadre de tableau. Cela compte, le cadre, mais ce n'est pas lui qui donne sa couleur à la peinture.»

Cette dame au tranquille bon sens, impossible de l'identifier à un être esseulé. Pourtant, elle aussi trouve l'appartement vide quand elle rentre chez elle. Or c'est là, ceux qui vivent seuls le disent avec une quasi-unanimité, le moment difficile, insupportable même. Cette première demi-heure, lorsque l'on arrive du dehors et qu'il n'y a personne pour vous accueillir ou – plus grave encore – personne qui ait besoin de vous, personne pour qui vous dépasser. Cette agression du logement vide, chacun y réagit à sa manière : une activité ménagère, le coup de téléphone à plus seul que vous, la radio ou la télé, un animal familial qui compte sur vous. «Moi, quand ça ne va vraiment pas, je dis mon chapelet, me confie quelqu'un. Après, ça va déjà mieux.»

Une assistante sociale retraitée m'a expliqué son problème : «J'ai toujours eu beaucoup de travail et je m'y donnais à fond.



Le mariage, un palliatif à la solitude ?

Jamais je ne me suis sentie seule car, le soir, je continuais à penser aux cas de ma journée. C'était sans doute une erreur et, quand j'ai pris ma retraite, j'ai ressenti un vide très grand du jour au lendemain. Je n'avais pas assez pensé, je ne m'étais pas meublée par l'intérieur.»

«Pour moi, ajoute une alerte octogénaire, cela fait sept ans que je suis seule. Au début, cela n'allait pas du tout. Puis, un jour je me suis rendu compte que je ne m'aimais pas. J'aurais

La solitude

par Jacque

toujours voulu être autre. Alors, bien sûr, je ne me trouvais pas en bonne compagnie avec moi-même ! Quand je me suis acceptée, j'ai su que Dieu m'acceptait comme j'étais. Je ne me suis plus jamais sentie seule. Je suis contente quand je rentre le soir : j'ai vu du monde et j'ai besoin de me retrouver seule.»

« J'ai appris à être »

Quelqu'un d'autre m'a dit comment il avait fait face à ses retours solitaires : «Je me suis demandé ce que j'aimais, ce qui me ferait plaisir. Depuis, il y a toujours quelque chose que j'aime et qui m'attend quand je rentre : un livre, que je me réjouis de retrouver et de continuer, ou même simplement un coup de téléphone à donner. J'apprends à me mettre devant ce qui me réjouit.»

A l'entendre, on devine tout de suite que cet interlocuteur s'est mis à l'écoute de Saint-Exupéry et qu'il a su recevoir le cadeau promis par le Petit Prince : «Quand tu regarderas le ciel, la nuit, puisque j'habiterai dans l'une d'elles, puisque je rirai dans l'une d'elles, alors ce sera pour toi comme si riaient toutes les étoiles. Tu auras, toi, des étoiles qui savent rire ! » (1).

Même expérience de la part d'une demoiselle qui s'est consacrée pendant des années à sa mère invalide : «L'hiver après la mort de ma mère a été très dur. Les journées étaient grises et mornes. Un jour, la pensée m'est venue : il ne faut ni attendre, ni demander, mais il faut trouver en moi-même. J'ai commencé à penser aux autres. J'ai découvert la nature, que je n'avais jamais eu le temps d'admirer : la vie qui sortait d'un arbre, même en hiver, ses branchages, la vie tirée de la terre. Je n'avais jamais eu le temps de regarder, de ressentir, ni même le temps d'approfondir. J'ai en somme appris à me découvrir et à être. Après, j'ai pu voir tout ce qui est mis sur mon chemin, et il y a toujours de l'inattendu si je le veux bien. Ma vie est pleine.»

Une Canadienne m'a de son côté envoyé une lettre aussi vivifiante qu'une brise de printemps : «Ma vie est magnifiquement belle. Parce que j'ai quatre choses importantes dans mon existence : le bon Dieu, des buts fixés, des rêves et des livres.» Et elle a cette phrase étonnante dont la philosophie, effectivement, meuble toute une vie : «Le plus grand territoire à développer au monde se trouve sous votre chapeau.»

Voici enfin les réflexions que m'a communiquées une amie, non mariée, qui a été au cours des ans la providence de beaucoup de familles : «Qu'est-ce qui m'a été le plus dur dans le célibat ? C'est un profond sens d'infériorité : n'avoir été ni désirée, ni demandée, ni appréciée. J'ai eu l'impression de disperser un peu partout ce qui, en moi, aurait pu créer ma famille, un lieu où je connaîtrais ma tâche, où je serais en sécurité, où j'appartiendrais.

apprivoisée

ne Piguet

« Une célibataire n'a pas de statut social : on n'est pas invitée, on est placée au bout de la table, ou bien on n'a pas envie d'aller seule. On se compare aux femmes qui sont entourées, qui ont quelqu'un avec qui prendre les décisions, qui ont un mari pour acheter les billets, qui automatiquement participent et ont une place. Alors le besoin d'appartenance, d'affection, de maternité, d'une présence monte en moi, immense.

« Mais quand j'arrive aux limites de la solitude, je découvre l'amour de Dieu, une immense richesse, qui demeurerait cachée quand j'étais ballottée par mes récriminations et mes exigences. Je découvre des trésors :

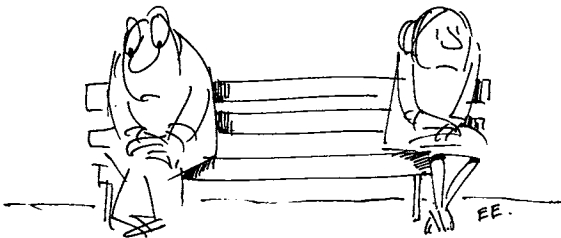
« La disponibilité, qui est le contraire de la sécurité, qui élargit le cœur, l'esprit et la vie.

« La chasteté : au-delà du regret d'un corps qui semble inutile, je découvre ce fruit d'un amour et d'un engagement plus grand. Ce n'est pas une règle, mais l'épanouissement d'un amour indivisé.

« La liberté : je n'ai pas besoin de dépendre des autres, ni de leur appréciation, mais j'apprends à déceler un fil conducteur au fond de moi-même.

« Ainsi, lorsque je me trouve devant un week-end à passer seule, faut-il chercher à tout prix des contacts, faire des plans ? Ou pourrais-je le prendre comme un cadeau, sans peur d'être seule, sans vouloir remplir ni justifier ma vie, sans vouloir être utile ? Recevoir chaque heure et chaque journée de Dieu. Il peut les utiliser pour d'autres, ou Il peut en faire pour moi un chemin vers Lui.

« Quand j'entends des jeunes qui ont peur de la vieillesse et de la solitude, j'aimerais leur donner cette autre image de la vie, car maintenant je ne vois que l'immense richesse de la mienne. »

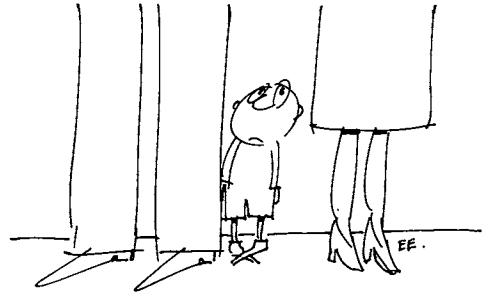


Solitude ou quant-à-soi ?

De plus en plus de journaux publient de plus en plus d'annonces sous la rubrique *Mariages* et l'on y retrouve comme un leitmotiv cette formule : pour rompre la solitude. Avoir quelqu'un à qui faire partager ce que l'on ressent, ce qui nous touche, le beau, le laid, ce qu'on lit, quelqu'un qui écoute et comprend !

Mais, en bon français, quelqu'un qui écoute, cela veut dire quelqu'un qui m'écoute, moi. Or, si vous êtes marié et que vous avez déjà essayé de faire partager vos états d'âme à votre conjoint pendant qu'il est plongé dans un livre, vous savez que cela peut conduire à des abîmes de frustration ! Disons en tous cas que je ne peux pas me servir d'un mari comme d'un téléphone, pour avoir quelqu'un qui m'écoute.

Faut-il aller jusqu'à dire que le mariage n'est pas un palliatif à la solitude ? Je crois que oui. Tout au plus peut-il escamoter



Et la solitude de l'enfant ?

momentanément la question-clé qui s'impose à ceux qui sont seuls : à quoi est-ce que je sers, à qui ? Paradoxalement, il se pourrait que les mariages les plus joyeux – et les plus durables – soient l'apanage d'êtres qui ont su assumer une certaine solitude et, comme le disait notre célibataire de tout à l'heure, descendre au fond de celle-ci pour y trouver leur vérité.

Faute de renverser la vapeur et de fonder famille ou communauté pour écouter plutôt que pour être écouté, on crée des solitudes à plusieurs, aussi glaciales que cachées. Celle du mari, ou de la femme, qui partage l'état civil de l'autre mais pas l'âme. Celle de l'adolescent dont les parents sont muets de cœur. La solitude de l'individu dans la foule, celle du métro aux heures de pointe, celle des H.L.M. Elles ne dépendent pas de l'extérieur, mais du dedans.

L'armature de la vie

Et qui pourrait, mieux que saint Antoine d'Égypte, premier ermite chrétien, proclamer cette possibilité qu'ont les solitudes de se meubler par l'intérieur ? Chez lui, ce qui fut lutte ténébreuse au départ devint avec le temps débordement de joie et d'amour. Combien symptomatique l'obligation répétée devant laquelle il se trouva de quitter son coin de désert, devenu foyer de vie, pour recommencer sa solitude dans une grotte plus lointaine ! Ce n'était pas de sa part une fuite, ni un désintéret des autres, car Antoine restait avec ses disciples, comme l'écrit René Fülöp-Miller, « jusqu'à ce que la solitude fut devenue pour eux ce qu'elle était pour lui, l'armature même de la vie » (2).

Certes nous ne sommes pas tous appelés à passer quelque quatre-vingts ans dans une grotte. Se pourrait-il cependant que de nos solitudes à chacun – qu'elles soient absence de compagnie ou absence de dialogue, qu'elles soient chéries ou détestées – naisse, comme de son désert, un courant de vie qui rende les autres plus riches et... moins seuls ?

(1) Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*, Gallimard.

(2) *Les Saints qui bouleversèrent le monde*, Albin Michel, 1948. Dessins de Einar Engebretsen.

Un deux-pièces tout près du ciel

Hélène Guisan-Démétriadès interroge Madeleine Burnier

Pour monter chez les Burnier, il faut prendre l'ascenseur. De palier en palier, on grimpe jusqu'au septième où une échelle plaquée au mur permet de sortir sur le toit. A droite une porte, c'est là. Par tous les temps et les saisons, on se sait accueilli. En hiver, un feu de bois craque joyeusement dans la cheminée. En décembre, la foule des santons de la crèche aimante les enfants de l'immeuble ou les petits-neveux. En été, on sort sur la terrasse, on fait le tour des rosiers, des capucines et des dalhias, comme dans un vrai jardin. Et l'on revient s'asseoir sur le canapé, témoin de tant d'échanges.

Changer : Vous qui aimez les enfants, Madeleine, quel souvenir gardez-vous de votre enfance ?

Madeleine Burnier : J'étais l'enfant terrible de la famille. J'aimais nager, courir la montagne, faire des farces. De mes cinq doigts écartés, je pesais sur toutes les sonnettes des voisins à la fois et détalais à toute vitesse. Je fumais en cachette, je chipais de l'argent dans le porte-monnaie de ma mère. Ce sont mes meilleurs armes à présent pour gagner les enfants. L'honnêteté paie plus que la morale !

- Avez-vous exercé un métier ?

- Oui, j'ai travaillé comme infirmière pendant sept ans, et comme assistante sociale à l'hôpital de Genève. Une fois mariée, je me suis tournée vers d'autres activités. Je m'étais rendu compte qu'améliorer seulement les conditions de vie des gens ne servait pas à grand chose. Cela ne les rendait pas plus heureux. J'avais aidé une famille à échanger un taudis contre un appartement confortable. Deux mois après, ils élevaient des lapins dans la baignoire. Je pense aussi à une femme que nous appellerons Louise. Elle était fille d'alcoolique. Elle travaillait quelques mois, tombait malade, arrivait d'urgence à l'hôpital. On la soignait. Je ramassais des fonds privés pour sa convalescence, lui dénichais une nouvelle place et tout recommençait de même. Je sentais que quelque chose me manquait, mais quoi ? On ne peut donner ce qu'on n'a pas.

- C'est à ce moment-là que vous avez connu le Réarmement moral ?

- En 1934, il s'agissait encore des groupes d'Oxford. Je fus invitée à une de leurs premières rencontres, à Vevey. Ce qui me frappa, c'était d'entendre des gens qui non seulement avaient changé leur propre façon de vivre, mais qui avaient réussi à communiquer ce changement à

d'autres. C'est cela qui m'importait. Pour en revenir à Louise, j'avais quitté Genève en me mariant et perdu tout contact avec elle. Mais un beau matin, la voilà qui sonne à ma porte. Elle sortait de l'hôpital une fois de plus et ne savait où aller. Mes nouveaux amis m'avaient appris que lorsqu'on écoute Dieu, Il parle : lorsqu'on Lui obéit, Il agit. Je lui fis part de mon expérience toute neuve et lui proposai d'en faire autant. Elle m'écouta les yeux ronds, comme si je parlais chinois et s'en alla. J'en avais les larmes aux yeux. Le soir même, je trouvais un billet dans ma boîte aux lettres : « J'ai compris, je vais essayer. » Je pourrais vous raconter par le menu son humble histoire. Je ne vous donnerai qu'un fait : elle qui avait toujours vécu aux frais de l'Assistance, elle n'y eut plus jamais recours. Elle avait pris sa propre vie en charge.

Cette expérience m'a marquée autant que Louise. Je tenais la preuve que Dieu peut changer tous ceux qui acceptent de L'écouter et de Lui obéir. Forte de cette découverte, je me suis engagée dans différentes commissions d'évangélisation de l'Eglise et dans l'organisation de camps de jeunesse, cela pendant dix ans.

- Et pendant la guerre, qu'avez-vous fait ?

- J'ai participé à l'action d'*Armée et Foyer*, dont le but était de raffermir le moral de la population et de resserrer les liens entre les hommes mobilisés et l'arrière. J'allais parler aux femmes des villes et des villages. Les paysannes surtout étaient démoralisées par le poids énorme du travail de campagne qui pesait sur elles tandis que les maris mobilisés rongeaient

leur frein. Je m'efforçais de leur montrer que le pays, c'était elles et que leur volonté de résistance comptait autant que celle des soldats. A parcourir la Suisse, j'ai pris conscience de son identité. En travaillant avec nos compatriotes suisses allemands, je les ai appréciés et me suis débarrassée des préjugés ordinaires des Romands.

- Quelle a été l'expérience la plus marquante de votre vie ?

- Sans doute ma rencontre avec Frank Buchman. En 1945, juste à la fin de la guerre, je fus invitée à participer à la première conférence mondiale du Réarmement moral aux Etats-Unis. Des hommes et des femmes qui sortaient des camps de concentration et des champs de bataille d'Europe et d'Asie venaient offrir encore une fois leur vie pour reconstruire la paix. J'ai voyagé durant cinq mois à travers l'Amérique, de New York à San Francisco, logeant chez l'habitant, changeant sans cesse de lieu, avec une équipe de deux cents personnes qui présentaient des pièces de théâtre. J'ai aimé les Américains pour leur générosité et leur dynamisme. Nous avons besoin d'eux comme eux de nous. C'est au cours de ce voyage que j'ai connu Frank Buchman de près. Pour pouvoir participer, moi Suisse, à la reconstruction du monde, il me fallait élargir infiniment mon engagement, abattre en moi les barrières que je dressais entre les classes, les races, les religions et accepter d'aimer tous les hommes, quel que soit leur pays, leur passé. Dieu exige tellement plus que nos lois.

Six mois après mon retour des Etats-Unis, Caux, la maison sur la montagne (1), ouvrait ses portes pour accueillir des gens venus des cinq continents chercher



une réponse à leurs problèmes. J'ai senti que je me devais tout entière à cet accueil et me suis démise de toutes mes autres fonctions.

– **Quel est le fait le plus mémorable pour vous de ces trente-cinq ans de rencontres à Caux ?**

– Pour moi, c'est la visite de cinq moines vêtus de robes couleur safran, supérieurs de couvents bouddhistes de Birmanie. Ils venaient rendre hommage à Frank Buchman, ce qu'ils firent au cours d'une cérémonie dont nous ne comprenions ni les paroles, ni la musique. L'Esprit était là. En ce jour, me suis-je dit, deux mondes s'unissent pour la première fois dans l'histoire.

– **Vous avez fait partie d'une troupe de théâtre qui, durant cinq ans, a joué la pièce L'Echelle du Britannique Peter Howard, dans le canton de Vaud. Que pouvez-vous nous en dire ?**

– Cela n'a pas été facile. Je n'étais jamais montée sur les planches et j'avais 60 ans. Pour comble, on me proposait le rôle d'une femme haïssable, d'une mère dominatrice qui satisfait son ambition à travers son fils unique. Devenu premier ministre, arrivé au sommet de l'échelle, ce dernier en vient à trahir son pays.

– **Pourquoi ce rôle de mère pour vous qui n'avez pas eu d'enfants ?**

– Mes amis me connaissent mieux que moi. Ils savent quelle femme autoritaire et ambitieuse je peux être !

– **Vous avez exorcisé votre part d'ombre en la jouant ?**

– J'ai tendu un miroir où beaucoup de femmes se sont reconnues. Ce n'est pas l'étalage de nos vertus qui change les cœurs, mais l'aveu sincère de nos faiblesses. La pièce est brève, mais substantielle. A la fin du spectacle, les acteurs et les nombreux figurants font leur choix entre l'échelle et la Croix, en quittant la scène d'un côté ou de l'autre.

– **Votre mari vous suit-il dans vos activités ?**

– Nous voudrions tous, hommes et femmes, que notre conjoint ou nos enfants prennent exactement le même chemin que nous. Dieu nous appelle chacun par notre nom. C'est avec joie que mon mari – qui a été trente ans professeur de théologie à l'université de Lausanne – et moi-même accueillons dans notre foyer les gens les plus divers, intellectuels et ouvriers, hommes d'affaires et d'église, étudiants, étrangers de partout, indiens, congolais, australiens... Nous faisons de plus en plus partie d'une grande famille mondiale.

– **Que pensez-vous des femmes d'aujourd'hui ? Etes-vous pour la femme au foyer ou la femme au travail ?**

– Je n'ai pas d'idées préconçues là-dessus. Ce qui importe, ce n'est pas notre genre d'activité, mais la nature de nos mobiles et de nos buts. Pour quelles raisons voulons-nous travailler au dehors ? Est-ce par nécessité matérielle, pour nous valoriser, pour nous « réaliser », comme on dit ? Ou bien le faisons-nous par nécessité ou parce que nous avons des forces et des aptitudes à mettre au service de la communauté, sans porter préjudice à nos proches ? Une femme qui se laisse diriger par Dieu ne s'ennuie pas, ne souffre pas de solitude.

– **Ne vous sentez-vous jamais isolée dans votre foyer, coupée de la vie réelle ?**

– A notre arrivée à Lausanne, c'est vrai, je me suis sentie seule, après une vie d'infirmière très remplie. Mais, en fait, je crois que dans notre monde on n'est jamais seul. Nous côtoyons tant de gens, mais nous ne les voyons pas, nous ne les entendons pas. Nous sommes pressés, ou penchés sur nous-mêmes, enfermés dans nos problèmes, notre souffrance, insensibles aux besoins des hommes.

Depuis que la maladie s'est installée dans notre foyer, je ne voyage plus ni ne m'absente pour plus d'une journée. Eh bien, je n'ai pas à courir le monde pour le trouver. C'est lui qui vient à moi, c'est Dieu qui me l'envoie chaque jour, qui le fait tenir dans ce petit deux pièces, au septième étage d'une maison locative.

Et si je pense à mes rêves de jeunesse – à la grande maison pleine d'enfants et d'amis –, ils ont été exaucés, mais autrement que je l'imaginai. Des maisons à entretenir, j'en ai eues, mais elles n'étaient pas à moi ; des enfants, j'en ai eus, mais ils n'étaient pas à moi. Des enfants non pas selon la chair, des enfants pour lesquels on prie durant des jours et des années et que l'on voit naître parfois à une autre réalité, celle que je dois redécouvrir moi-même constamment.

Il a fallu des années et bien des

changements de toutes sortes en moi-même pour que j'arrive à cette certitude que ce n'est pas la dimension d'un logis qui compte pour créer un foyer. C'est n'est pas une affaire d'espace, de temps libre, d'âge, de santé même, ou d'état civil. Mariée ou non, chaque femme peut faire du lieu où elle loge un vrai foyer.

– **Qu'appellez-vous un vrai foyer ?**

– C'est un lieu d'accueil et de chaleur humaine où l'on se sent bien, où l'on parle librement ; où l'on voit plus clair, où l'on s'ouvre au silence et à ce qu'il contient et d'où l'on sort ranimé, ayant repris espoir. Voyez-vous, ce qui importe, c'est qu'en nous quittant, les uns comme les autres, nous soyons différents ; c'est que l'Esprit ait parlé, à notre insu le plus souvent, soit au cours d'une longue conversation, soit dans un mot, un silence. C'est un lieu d'accueil. Le monde a besoin de tels foyers.

– **C'est ce que représente Caux pour vous ?**

– Caux est un foyer aux dimensions du monde, une terre d'accueil, un lieu de renaissance, pour chacun des membres de la grande famille des nations. C'est l'âme de notre pays. Pensez à tous les étrangers qui ont défilé en Suisse et qui ont fait l'histoire du XX^e siècle : Lénine, Mussolini, Nasser, le shah d'Iran et combien d'autres ! Que leur avons-nous donné ? L'histoire n'aurait-elle pas été différente si nous avions mieux répondu à leurs besoins et à leurs aspirations ? Nous devons enlever notre cœur de pierre et trouver un cœur de chair.

– **Une dernière question : Quel est votre vœu pour la Suisse ?**

– Que tous les logements de notre pays deviennent de vrais foyers où brûle le feu de l'Esprit pour éclairer et rassembler les hommes. ■

(1) Le centre international du Réarmement moral, en Suisse.

Merci à nos lecteurs suisses

Comme nos abonnés français, nos lecteurs suisses ont généreusement répondu à notre appel pour financer l'achat d'un micro-ordinateur destiné à gérer notre fichier d'abonnés et nous les en remercions vivement. Leurs dons sont une preuve de fidélité et d'attachement au message de « Changer », qui nous encourage beaucoup.

Grâce à ces dons, et grâce aussi à une ou deux contributions exceptionnelles, nous

avons atteint notre cible à 85 % (soit 34 000 FF sur 40 000). Le reste sera assuré par des remboursements progressifs pris sur le budget de fonctionnement de la revue, à moins que certains d'entre vous, lecteurs français, suisses ou étrangers, ne désiriez encore faire un geste, ce qui reste possible !

Le micro-ordinateur et son imprimante sont maintenant installés dans notre bureau de Paris et opérationnels depuis le début du mois de mai. Nous ferons une présentation plus détaillée de cet appareil très performant dans notre prochain numéro.

La Rédaction

Pour une France conviviale

Valpré, la maison d'accueil des Assomptionnistes à Ecully, dans la banlieue lyonnaise, a servi de cadre, les 8 et 9 mai, à deux journées de réflexion rassemblant une soixantaine de personnes de la région Rhône-Alpes, du Midi, de Nantes et de Paris. Le thème général, « Pour une France conviviale », a été choisi en raison du climat de tension qui marque en ce moment la vie politique et sociale de la France.

Les participants, qui appartenaient à des milieux et des courants de pensée divers, se sont efforcés de cerner les démarches qui pourraient être entreprises auprès des élus des différents partis pour favoriser un consensus à un moment où il n'y a pas forcément la même majorité sur tous les problèmes nationaux. La cassure de la France doit être abordée non sous son aspect politique, mais comme une carence morale, le refus de l'enrichissement mutuel que peuvent représenter des points de vue différents.

Le souci de l'image publique, inhérent à toute démarche politique, prend souvent, en France, un caractère extrême. L'accent a été mis sur les possibilités qu'offraient les efforts de régionalisation pour ramener les problèmes à leur échelle plus humaine. Là aussi, la décentralisation ne doit pas être vue seulement comme un processus politique ; elle peut concourir à de meilleures relations entre les hommes.

On a insisté sur la nécessité pour tout un chacun d'abord d'être exigeant vis-à-vis de soi-même, puis d'adopter une certaine fermeté face aux attitudes qui ne sont pas « vraies » de la part des dirigeants, tout en n'hésitant pas à les féliciter, lorsqu'ils prennent des positions courageuses même s'ils sont « de l'autre bord ».

Une réunion intitulée « Assainir notre vie intérieure » a donné l'occasion d'un partage d'expériences vécues par les uns et les autres dans leur vie

personnelle, familiale et professionnelle. Lors d'une réunion publique, le soir du 8 mai, M. Michel Sentis a apporté ses réflexions sur le thème du « changement », mot-clé de tout régime politique et hélas « mijoté à toutes les sauces ». Il a relié la mesure d'espérance qui anime notre vie d'hommes aux critères de perfection qui dominent notre conscience. « Le scepticisme de notre existence, a-t-il précisé, s'alimente aux compromis installés dans nos vies. En revanche, l'espérance nouvelle qui naît en nous fait germer l'espérance chez d'autres autour de nous. »

Il a conclu en affirmant que les grandes tâches qui attendent l'humanité requièrent la capacité d'espérance de millions de gens. « Ce n'est pas l'argent de la Banque mondiale et des organismes internationaux qui suscitera l'espérance, mais l'espérance qui suscitera les moyens. »

La créativité de Caux

Le rapport annuel de la Fondation pour le Réarmement moral, l'organisme suisse de droit privé qui a pour vocation principale la gestion et l'animation du centre de Caux, vient de sortir de presse.

Rappelant les traits saillants des rencontres internationales qui se sont tenues à Caux durant l'année 1981, le rapport en souligne « le bilan d'une richesse étonnante ». « Encore convient-il, peut-on lire dans l'introduction, de souligner que leurs fruits ne nous appartiennent pas. Ils reviennent à Celui qui, grâce à l'atmosphère de ces conférences, peut agir dans le cœur des participants pour le plus grand bien de leurs nations.

« D'aucuns nous demandent : qu'en sort-il de tangible ? que se passe-t-il après le passage d'une personne à Caux ?

« Il n'est pas simple de répondre à ces questions. Les répercussions de ce qui s'y est dit, découvert, vécu, décidé sont imprévisibles. C'est d'abord affaire personnelle. Souvent aussi, discrétion

oblige, ne pourra-t-on guère en parler, ni à plus forte raison en saisir la pleine mesure. Pourtant, nombreux sont ceux qui, à la suite de ces sessions, participent d'une façon ou d'une autre à ce qu'un homme d'Etat australien appelait la créativité de Caux. »

Les vrais facteurs de paix

Solidement attachés à leurs traditions, mais aussi ouverts à tous les courants qui ébranlent le monde, les Néerlandais ont la réputation d'être des gens qui, dans les domaines religieux, politique, sociologique ou psychologique n'ont pas peur de remettre en question principes, pratiques et idées reçues.

Les quelque 150 d'entre eux, toutes origines et toutes générations confondues, réunis récemment à Zeist sous l'égide du Réarmement moral, n'ont pas échappé à cette règle. Face aux problèmes de l'heure – le pacifisme et ses effets sur les populations européennes, le développement et ses aspects humains, la violence, le féminisme, etc. – ils ont tenu à ce que leurs deux jours de rencontres permettent les remises en question nécessaires, certes, mais aussi la réflexion, le partage, l'émulation réciproque.

« Il ne sert à rien de discuter des avantages et des inconvénients de l'armement nucléaire, a déclaré un officier de

marine, membre de la commission « Guerre et Paix » de son église. Car ni la prolifération des armes ni le désarmement ne peuvent être en soi des facteurs de paix. » Se disant déconcerté par les chrétiens, pro-nucléaires ou anti-nucléaires, qui donnent la priorité à l'action politique sur le changement de vie, il a conclu : « Ce qui crée la paix, c'est quand la qualité de vie des gens change. Notre expérience et l'histoire nous prouvent que l'homme peut changer. »

L'affirmation d'un neurologue d'Utrecht, selon lequel la crise actuelle de la société vient de l'évolution de l'image du père – surtout depuis que, par réaction au père-tyran du XVIII^e siècle, on est parvenu à l'absence de père qui marque l'époque actuelle et qui est, selon lui, la cause de la confusion et de la délinquance chez les jeunes – a intéressé certains et indigné d'autres. Certaines des participantes, tout en rejetant le féminisme dans ses formes extrêmes, estiment que les rôles de l'homme et de la femme, sans être totalement interchangeables, devraient être envisagés avec beaucoup plus de souplesse, ceci à condition que cela se fasse au sein de la famille, et en équipe.

A l'issue de la rencontre, la séance de synthèse a donné lieu à un vaste échange de vérités apprises et d'inspirations reçues durant ces journées.



« Clashpoint » (L'Explosion), une pièce de théâtre portant sur les rapports raciaux en Grande-Bretagne vient d'être lancée dans un faubourg de Londres. Un membre de la troupe s'entretient avec des spectateurs à l'issue de la représentation.

Campagne du Réarmement moral dans plusieurs villes américaines

Est-il possible d'aider l'Amérique à résoudre ses contradictions internes et à définir son rôle dans les régions du monde où sa puissance l'amène à tenir une place de premier rang ? C'est à ces deux questions que quelques Nord-Américains ont cherché à répondre en organisant une campagne dans plusieurs grandes villes de leur vaste continent.

L'idée maîtresse de cette campagne consistait à provoquer des rencontres entre des hommes d'origines et de milieux les plus divers, ces rencontres pouvant avoir un rôle de catalyseur qui favorise un changement des mentalités et des attitudes. Les organisateurs avaient dans ce but invité, des autres continents et notamment de certains points chauds du globe, des personnalités qui étaient plus ou moins directement aux prises avec l'événement. Ceux-ci sont venus apporter le fruit de leurs observations et de leurs expériences aux Nord-Américains, pour qui cette information sur des situations « vues de l'intérieur » constitue un atout précieux. Parmi eux se trouvaient un universitaire indien qui a participé à la marche vers la mer organisée par le mahatma Gandhi, un leader afghan réfugié aux Etats-Unis, un chef de *favela* du Brésil et un responsable d'une communauté de réfugiés éthiopiens.

Côté américain, professeurs d'université, historiens, sénateurs, maires, industriels, ingénieurs, dockers, responsables indiens, hommes d'église, étudiants, représentants de la police ont pu rencontrer le groupe international au cours d'entrevues,

de réceptions, de rencontres informelles chez des particuliers, de visites d'usines ou de participation à des assemblées religieuses.

C'est à un véritable ensemencement des esprits et des cœurs qu'ont travaillé les participants pour « ranimer la flamme qui veille en chacun de nous », selon l'expression de l'un des partenaires de ces échanges.

Gulliver ligoté

En cherchant à donner une réponse à la question « Sommes-nous suffisamment libérés de nos entraves pour prendre soin du monde ? », qui était le thème de la campagne, Richard Ruffin, l'un des organisateurs, a dit : « Beaucoup d'entre nous pourrions être comparés au Gulliver ligoté par une myriade de cordes lilliputiennes, chacune de ces cordes symbolisant quelque peur ou ressentiment, quelque compromission dans notre vie passée ou simplement les possessions matérielles qui exercent sur nous une certaine pression. Une de ces cordes prise isolément ne parviendrait pas à nous gêner dans nos mouvements, mais toutes ensemble elles nous privent de la liberté que nous a conférée notre Créateur. C'est un fait curieux de l'histoire que les hommes qui ont su trouver cette paix et cette liberté intérieures ont souvent été conduits à façonner un avenir meilleur. »

Les deux premières semaines de la campagne se sont déroulées en mars à

Portland, dans l'Etat de l'Oregon et ont été clôturées par deux jours de conférence. La volonté d'être comme un ferment de transformation s'est fait sentir par les témoignages de certains participants.

Un ménage a, par exemple, décrit son action en faveur de l'intégration raciale à Richmond, en Virginie, ville dont la population est moitié pour moitié noire et blanche. Un entrepreneur en bâtiment de Frederick, dans l'Etat du Maryland, a parlé de l'action qui lui a permis, avec quelques-uns de ses concitoyens, de contrecarrer les activités du Ku Klux Klan. Une comptable de Portland a décidé de quitter son deuxième emploi à mi-temps pour laisser le poste au mari d'une de ses collègues qui ne trouvait pas de travail.

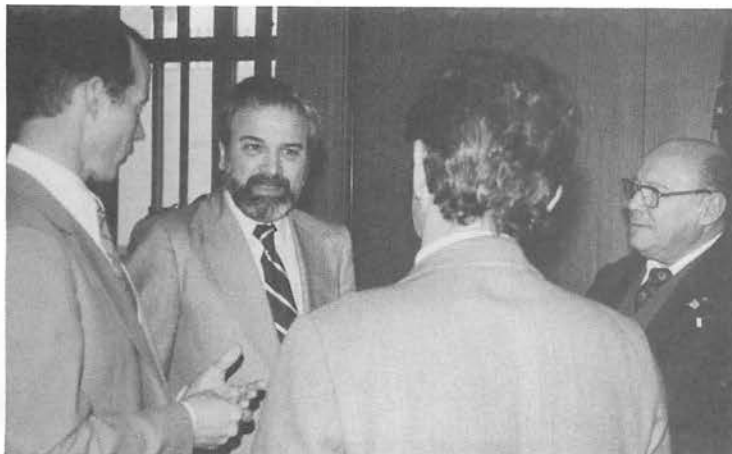
Plusieurs de ces orateurs ont affirmé que leurs initiatives étaient le résultat d'un approfondissement de leur foi et que leur méditation matinale durant laquelle ils avaient pris leur décision constituait leur principale source de créativité.

Certains des participants ont été interviewés par les radios, télévisions et journaux locaux, qui ont fait écho à ces manifestations.

Après Portland, la campagne s'est poursuivie à Saint-Paul et Minneapolis, villes jumelles situées de part et d'autre du Mississipi, capitales politiques et économiques du Minnesota, où la concentration des Indiens d'Amérique est la plus importante après Los Angeles.

La question indienne y a donc naturellement été abordée. Le professeur Ron Libertus, historien d'art, responsable des relations avec les Indiens au sein de l'Etat, a fait un exposé au cours duquel il a rappelé que 389 traités, conclus avec les Indiens, avaient été rompus par les blancs depuis 1789 et que les Indiens avaient dû recourir sans discontinuer à la justice pour récupérer et conserver leurs terres.

Suite en page 15



George Latimer, maire de Saint-Paul (de face), s'entretient avec un des organisateurs et deux visiteurs brésiliens.



Le professeur Ron Libertus (à droite) et le Britannique William Jaeger lors de la rencontre de Minneapolis.

Quand profession et vocation se rejoignent

Peu nombreuses sont les personnes pour qui vocation et profession coïncident tout à fait. Mais, avec l'expérience et une formation prolongée, et si certaines conditions sont remplies, ces deux composantes peuvent se rapprocher progressivement.

En ce qui me concerne, je crois que si l'on pouvait faire faire marche arrière au temps, je ne m'engagerais pas une deuxième fois dans une carrière de comptable. Je préférerais me consacrer à une activité plus créatrice comme le graphisme ou la peinture.

Mes parents n'ont pas cherché à m'imposer quoi que ce soit dans ce domaine. Pourtant, au moment de décider de mon métier, je n'ai guère eu la possibilité de choisir : mon père était un simple ouvrier, nous étions quatre frères et sœurs et notre mère avait du mal à joindre les deux bouts. Pendant des années, elle est tout juste arrivée à payer le loyer et à nous procurer le minimum vital. Je savais donc qu'il fallait que je gagne ma vie le plus vite possible. Aussi, le jour où un camarade de collège me parla d'une formation commerciale, ma décision fut-elle prise en cinq minutes.

En me bouchant les oreilles

Je n'eus pas de plaisir particulier à ces études. En trois ans, je n'ai jamais ouvert un livre de classe à la maison ! Si j'ai réussi l'examen final, ce ne doit être que grâce à la bienveillance de mes examinateurs !

Aussi mes débuts professionnels ne furent-ils pas faciles. Lorsque j'ai fait la connaissance de ma femme et que s'est posée la question du mariage, je me suis à nouveau trouvé devant un dilemme. Mon petit salaire ne me permettait pas de faire vivre une famille. Il me fallait donc poursuivre ma formation. Je visai au diplôme fédéral d'expert-comptable, et, durant les premières années de notre mariage, je me suis retiré tous les soirs dans une chambre, me bouchant les oreilles pour ne pas être dérangé par le bruit des enfants. Je travaillais jusque tard dans la nuit et me soutenais en fumant et en buvant force tasses de café... Cela a duré cinq ans, jusqu'au moment où mon organisme a décidé de se venger de ce

traitement. J'ai dû subir une opération à l'estomac. J'avais emporté mes livres à l'hôpital mais les ordres du médecin étaient clairs : il fallait en finir avec ce surmenage. Ainsi furent enterrées mes ambitions !

Heureusement, tous ces efforts n'avaient pas été vains. J'avais acquis dans le domaine de la gestion et de la comptabilité des connaissances qui me donnèrent un intérêt passionné pour mon métier, ce qui profita à l'évolution de ma carrière. Je travaillais alors chez un agent fiduciaire. Un jour, on m'offrit le poste de directeur financier de l'église catholique pour la région de Lucerne. Il s'agissait d'un vaste ensemble de dix paroisses, qui employaient en tout quatre-vingt dix personnes. J'avais la responsabilité de la comptabilité et de la gestion de la contribution ecclésiastique. Le travail me plaisait. Des perspectives nouvelles s'ouvraient à moi.

Puis, un jour, le président de la Fondation pour le Réarmement moral me proposa le poste de chef-comptable de la Fondation. A nouveau, je me suis trouvé confronté à une décision difficile. Certes, la responsabilité n'était pas plus grande que la précédente. En fait, le poste m'intéressait particulièrement, parce qu'on y touchait de près aux problèmes du

monde et parce que cela permettait de nombreux contacts. Mais j'avais déjà posé le pied sur l'échelle du succès, malgré le fait que j'avais dû renoncer au diplôme d'expert-comptable. Fallait-il abandonner une carrière prometteuse ? J'en discutai longuement avec ma femme. Dans le silence nous cherchâmes l'inspiration divine et un matin nous eûmes l'un et l'autre la pensée : il fallait accepter cette offre.

Une nouvelle philosophie du travail

Par la suite, le fait que cette décision s'était imposée si clairement m'a aidé à franchir de nombreux obstacles, car je me suis vu offrir plusieurs fois des situations beaucoup plus attrayantes tant pour ce qui était du salaire que du prestige. La dernière de ces propositions remonte à quelques semaines seulement. Chaque fois, cela m'a ramené à ma décision précédente. Entre temps, j'avais trouvé une nouvelle philosophie du travail : il n'y avait plus, comme pour tant d'autres, de rupture entre le travail et les loisirs. Pour moi, c'est une ligne continue, ils se fondent l'un dans l'autre du début à la fin de la journée. J'aime passer les week-ends avec les miens, mais je n'oublie pas pour autant mon travail. C'est souvent lors d'une promenade dans la nature, loin des pressions de toutes sortes, que je trouve la solution à tel problème professionnel, une solution qui vient alors comme un cadeau. Cette façon de vivre est profondément satisfaisante et me permet de renoncer d'un cœur léger au salaire deux fois plus important que j'aurais pu gagner ailleurs.

Ni ma femme ni moi-même n'avons jamais été obsédés par l'argent. « Crois-tu que nous serions plus heureux avec davantage d'argent ? » me demande-t-elle



Ci-contre : René Hodel

parfois. J'ai souvent parlé de ces choses avec mes trois enfants. Ils me disent alors : « Aurais-tu encore du temps pour nous ? » Certes, il faut être réaliste et penser aussi à leur éducation. Mais il arrive également que l'on obtienne une situation plus importante et que ce ne soit pas la bonne.

Pour ma part, c'est dans le dialogue avec Dieu et dans la certitude d'être au bon endroit, que s'affine mon efficacité. Je comprends maintenant mieux la parole du Christ : « Sans moi vous ne pouvez rien faire. » Peut-être aurais-je fait beaucoup en acceptant cette autre situation, mais si je ne m'étais pas retrouvé à la bonne place, j'aurais alors dû m'avouer à moi-même : « Peut-être n'aurais-je rien fait là d'important. »

Ma situation est-elle en accord avec ce que Dieu veut de moi ? Là est la question. C'est malheureusement une question qu'on se pose trop rarement. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles l'économie est si malade. ■

René Hodel

(Traduit du mensuel Caux-Information)

Campagne en Amérique (fin)

Un Américain de race blanche a fait état du complexe de culpabilité qu'ont les blancs sur cette affaire, complexe qui ne leur permet pas plus de trouver une attitude satisfaisante vis-à-vis des Indiens que ne le permettaient l'arrogance et le mépris des premiers colons venus d'Europe.

Sans pouvoir oublier le passé, les Indiens présents ont insisté sur la nécessité de briser les barrières qui ont existé de génération en génération.

Le livre illustré « Le retour de l'Esprit indien », écrit en langue anglaise par Phyllis Johnson et illustré par son mari, William Cameron-Johnson, a été lancé à cette occasion. Il raconte l'histoire d'un jeune Indien à la recherche de sa destinée et est tout imprégné de la sagesse indienne. « Beaucoup de tribus ont disparu dans notre pays », a dit Bill Pensoneau, indien ponca établi à Minneapolis « Je me suis souvent demandé ce qui amenait certains

Indiens à abandonner leur culture et leurs traditions ou ce qui, au contraire, leur permettait de s'y accrocher. Je crois que ce livre nous aide à retrouver notre identité et notre destinée en nous rendant le droit de posséder notre histoire et nos ancêtres. J'apprécie le fait que ce livre présente les Indiens comme des contemporains qui ont un avenir. »

La campagne s'est poursuivie à Washington et s'est terminée à Ottawa, au Canada à la fin du mois de mai. Nous en rendrons compte dans notre prochain numéro. ■

PHOTOS : British Information Service, p. 1 ; Channer, p. 1 ; Hodel, p. 14 ; M. Lean, p. 13 ; Noble, p. 12 ; Len Sirman Press, pp. 6-7.

Les rendez-vous de Caux

SESSION D'OUVERTURE

10-20 juillet : Tracer de nouveaux itinéraires de développement. Aider chaque être humain à trouver la nourriture et le travail, la liberté et la foi dont il a besoin pour vivre. Session d'ouverture en présence de représentants de différents continents.

EUROPE-AMERIQUE

14-18 juillet : Comment rétablir entre l'Amérique du Nord et l'Europe le climat de confiance nécessaire à la poursuite d'objectifs communs ? Comment nous libérer de ce qui nous empêche, en tant qu'individus et en tant que nations, de répondre aux véritables besoins du monde ? Symposium avec la participation de délégations des Etats-Unis et du Canada.

FAMILLES

23 juillet-2 août : Non pas des experts discutant des problèmes de la famille, mais

des familles d'origines diverses qui se préoccupent du monde de demain. **Pouvoir** : qui a le dernier mot dans la famille et dans le pays ? **Travail** : surmenés, chômeurs et tire-au-flanc. **Argent** : ce qu'on dit et ce qu'on ne dit pas. **Nourriture** : je mange, tu manges, ils ont faim.

DEVELOPPEMENT

5-11 août : La paix sera le fruit d'un développement à la fois matériel et spirituel. Semaine d'étude.

SANTE

6-8 août : La maladie a-t-elle un sens ? Comment réconcilier l'aspect humain des soins médicaux avec les exigences scientifiques, le besoin universel d'une politique de la santé avec les données économiques ? Colloque destiné aux personnes intéressées par les problèmes de santé.

AFRIQUE

14-22 août : Donner à des Africains l'occasion de mieux se connaître et de se mesurer ensemble aux problèmes de leur continent ; créer le climat dans lequel l'Europe et l'Afrique peuvent se parler dans la franchise, tel est le but de cette rencontre qui fait suite à celles qui se sont tenues à Caux en août 1981 et au Zimbabwe en février 1982.

ECONOMIE

24-29 août : Confrontation ou recherche d'une tâche commune. Libre échange d'idées et d'expériences entre hommes impliqués dans les activités économiques à l'échelle mondiale. Participation du Japon et de l'Amérique du Nord.

Pour tout renseignement sur l'ensemble des conférences d'été ou sur l'une ou l'autre des rencontres spécialisées, s'adresser au secrétariat des conférences, Mountain House, 1824 Caux, Suisse, tél. (021) 61.42.41. On est prié de s'inscrire avant le 30 juin.

Réponse à la question de savoir pourquoi Swissair n'introduit ni classe King-Lounge, ni classe Flopper-Hopper, ni classe Golden-Edelweiss.

Comme pour toute entreprise, la crainte de la concurrence du voisin est bénéfique aux compagnies aériennes.

Chacune est ainsi obligée de vérifier en permanence si ce qu'elle offre au sol et à bord équivaut vraiment à ce qu'un passager peut obtenir de mieux en contre-partie du prix qu'il paie.

Swissair n'échappe pas à cette règle.

Surtout pas en ces temps où diverses compagnies offrent sous diverses formes les prestations les plus diverses, allant jusqu'à subdiviser leurs diverses classes en les baptisant de noms divers, faisant tout leur possible pour que – le moment venu – vous ne vous souveniez que de leur nom.

Nous avons dès lors été amenés à songer, nous aussi, à prendre des mesures qui ont pour but de vous rappeler Swissair au moment décisif. Mais nous avons décidé de ne pas restreindre pour autant nos prestations d'un seul sourire, ni de modifier d'un pouce la disposition de nos sièges.

Souvenez-vous: nous sommes la compagnie aérienne dont les Boeing 747 n'ont, en classe économique, que 9 sièges par rangée au lieu de 10, et dont les DC-10-30 n'ont que 8 sièges par rangée au lieu de 9. Donc moins de places mais davantage d'espace pour chaque passager.

Nous sommes la compagnie qui a, pour la propriété de ses appareils, une véritable passion. Comme partout en Suisse, d'ailleurs. Nous sommes la compagnie qui offre à bord un très large choix de journaux. Et de la véritable porcelaine et de vrais couverts. Qui sert (sur commande préalable) des menus spéciaux, qui ne servira jamais le vin dans des gobelets et qui préfère ne pas préparer les cocktails avant que vous ne les ayez commandés.

Nous sommes aussi la compagnie qui a encore une première classe qui se nomme ainsi parce que c'est le cas. (Permettez-nous seulement de vous rappeler la cuisine moderne Swissair servie sur les longs trajets.)

Et d'ailleurs, nous sommes la première compagnie au monde à mettre en service le DC-9-81, un nouvel appareil plus silencieux et plus confortable. Il est équipé, par exemple, de toilettes particulières en première classe. Les passagers de ce compartiment sont véritablement à l'aise dans de larges fauteuils de cuir véritable. C'est le premier court et moyen-courrier conforme aux plus récentes et aux plus rigoureuses exigences de l'Administration fédérale américaine de l'aviation civile.

Dès lors, il n'y a aucune raison pour que nous présentions des prestations normales comme des prestations exceptionnelles. Pour que nous affubliions notre classe économique d'un nom fantaisiste puisqu'elle se distingue fort bien sans cela. Nous ne donnerons pas non plus au service Swissair une appellation kitsch puisqu'il est universellement connu et apprécié, et que le monde entier s'en souvient toujours.

Nous vous promettons donc de continuer à appeler notre classe économique, à l'avenir aussi, classe économique. Et notre première classe, à l'avenir aussi, première classe.

Afin que lors de votre prochain vol, vous n'ayez à vous souvenir que d'une seule chose.

Le nom de notre compagnie.

Swissair Genève (022) 98 21 21, Swissair Lausanne (021) 20 50 11 ou votre agence de voyages IATA se fera un plaisir de vous fournir de plus amples renseignements.